

Le bénévolat, une transgression

••• Une interview de **Daniel Strassberg**, Zurich
psychanalyste, philosophe, enseignant
à l'Université de Zurich

par **Matthias Wyssmann**, Zurich
porte-parole de Greenpeace Suisse¹

Daniel Strassberg : « Des expériences neurologiques conduites dans les années '80 ont abouti à des constats très intéressants. Quand une personne veut lever le bras, le signal est émis par le cerveau *avant* que la décision ne devienne consciente. Ces résultats ont provoqué des débats acharnés et certains en ont déduit que le libre arbitre n'existe pas puisque le cerveau prendrait les décisions à notre place. Mais il s'agit d'un contresens, car qui est le "nous" dans ce cas ? J'estime que ce débat autour du libre arbitre est dépassé. Il s'est d'ailleurs calmé.

» Une autre question me paraît plus intéressante : depuis l'époque des Lumières, la tradition connaît deux formes de liberté de la volonté. La première conçoit cette liberté comme l'autonomie : c'est de mon propre chef que j'agis en faveur d'une entité générale, de la raison, de l'Etat ou de la société. Il s'agit en fait d'une soumission. Je me soumetts de moi-même à quelque-chose de plus grand. La seconde conçoit la liberté de la volonté comme la souveraineté ou l'autodéter-

mination. On est ici plus proche de l'idée d'arbitraire : "Je fais ce que je veux." J'agis donc contre la loi générale. Le terme est largement applicable : de l'artiste qui s'oppose à la société, au criminel, en passant par le "fou" ou le héros de western pour qui le colt est la loi ("je me saisis de la loi quoiqu'en pensent les autres").

» Voilà donc deux acceptions clairement différentes de la liberté de la volonté et il semble évident qu'on ne peut pas les recouper : soit je me soumetts librement à une volonté générale, soit je n'en fais qu'à ma guise. La société bourgeoise est marquée par cette contradiction depuis l'époque des Lumières et c'est ce problème précisément qui a occupé les philosophes, les penseurs et les responsables politiques : comment surmonter cette contradiction, comment réconcilier les deux dimensions ? »

Matthias Wyssmann : *Un individu peut se soumettre à la volonté générale et s'en écarter dans certains domaines pour dire : « Là, je transgresse une frontière. Je lutte consciemment contre une limite imposée. »*

société

A l'occasion de l'année européenne du bénévolat, l'organisation Greenpeace, dont l'existence doit presque tout au volontariat, a interrogé le psychanalyste Daniel Strassberg sur les motivations des bénévoles. Il en résulte une réflexion originale sur le lien entre bénévolat, soumission à la raison commune, autonomie et résistance au système économique.

1 • Cet article est repris de *Magazine Greenpeace*, n° 3, Zurich 2011, pp. 10-14.

D. Str. : « C'est ce qui se pratique en permanence. Le week-end, on se permet des excès, tandis que la semaine, on se soumet aux règles. C'est une manière d'agir segmentée, cloisonnée. J'en arrive ainsi au volontariat. Je vois le bénévolat comme une tentative de concilier soumission et souveraineté, de dépasser la contradiction entre les deux au sein de la société bourgeoise. En escaladant une tour de réfrigération, dans le cas d'un militant de Greenpeace, je fais quelque chose contre la société en général. Mais je le fais en faveur d'une idée supérieure, d'un intérêt encore plus général qui est la nature. »

M. W. : *Existe-t-il d'autres motivations pour s'engager comme bénévole aujourd'hui ?*

D. Str. : « Je crois qu'il s'agit toujours de reconquérir un sentiment d'authenticité, sentiment qui s'est perdu avec la société bourgeoise. Etre fidèle à soi-même, mais pas sous la forme atomisée du hors-la-loi ou du marginal qui

rejette la société. C'est bien sûr un postulat que j'avance ici. L'opposition entre la particularité individuelle et la vérité générale se résout partiellement par le travail bénévole, de façon différente d'une personne à l'autre. Chez Greenpeace, par exemple, c'est au nom d'une nature abstraite, devenue symbole de la vérité à la place de la raison, que le volontaire s'engage. Un bénévole qui fait la lecture à une personne aveugle s'oppose pour sa part lui aussi à la raison et à la société, car il contredit la raison économique dominante : sa tâche ne "rapporte" rien, n'est pas "rentable". Il n'y aurait pas de bénévolat sans cette forme de transgression. »

M. W. : *Les bénévoles sont souvent justement ceux qui ne peuvent pas vraiment se le permettre. C'est un comportement absurde du point de vue économique.*

D. Str. : « Et c'est cette absurdité qui est importante. C'est comme une petite révolte personnelle, un acte subversif : "Je ne me soumetts pas complètement à la raison économique." Reste que le

but n'est pas la révolte en soi, mais l'authenticité, l'épanouissement personnel. »

M. W. : *Associer le bénévolat à l'absurde, il faut oser ! Absurde par rapport à la raison économique dominante, mais aussi par rapport à l'ampleur monumentale des problèmes ? Le fait de vouloir, malgré l'impuissance, lutter contre une force supérieure qui paraît insurmontable ?*

Journée annuelle du grand nettoyage du lac Léman (Net'Léman) 2009, associant des éco-volontaires



D. Str. : « Oui, C'est le mythe de David contre Goliath. La révolte de l'individu contre la force omnipotente. »

M. W. : *Qu'advient-il lorsque ce genre d'action prend une forme organisée ?*

D. Str. : « Pour l'individu comme pour le petit collectif, c'est le point de vue particulier qui l'emporte. Une attitude qui se retrouve d'ailleurs du côté du destinataire. Le bénévole dit : "Bien sûr, la pauvreté est immense dans le monde, mais j'ai au moins aidé cette personne-là." Face à une machine surpuissante, s'affirme ainsi la dignité de l'individu, de celui qui donne comme de celui qui reçoit. »

M. W. : *Sur un tout autre registre, on vous a récemment demandé : « Arrive-t-il à vos patients de regretter ce qu'ils n'ont pas fait plutôt que ce qu'ils ont fait ? » Dans votre réponse, vous avez parlé de ceux qui cherchent le bonheur et de ceux qui cherchent à éviter le malheur. Ces catégories s'appliquent-elles à la figure du bénévole ?*

D. Str. : « Notre société est à la recherche de sensations fortes. Il y a cette énorme machine qui nous encadre, nous impose la monotonie du *métro*, *boulot*, *dodo* et se traduit par un manque d'expériences intenses. C'est cet état d'esprit qui conduit les individus à une quête du bonheur associée à l'idée d'une prise de risques. Cela peut être un travail humanitaire en Afrique ou l'accompagnement des mourants. Malheureusement, nous vivons dans une société qui se met à gérer aussi les expériences intenses. Celles-ci perdent alors leur caractère de transgression et ne permettent plus d'éprouver le sentiment d'authenticité. »

M. W. : *Les personnes qui cherchent à éviter le malheur miseraient donc davantage sur la raison économique ou sur l'Etat ? Mais les militants écologistes ne cherchent-ils pas par excellence à éviter le malheur ?*

D. Str. : « Vous mettez là le doigt sur une contradiction de bien des mouvements et associations : le fait qu'ils cherchent à éviter le malheur alors que leurs militants sont mus par la motivation contraire, celle de chercher le bonheur, de courir un risque, d'accomplir quelque chose d'extraordinaire, d'échapper à la machine économique. »

M. W. : *On trouve chez André Malraux ce passage très impressionnant où un Résistant, un volontaire si l'on veut, doit tuer quelqu'un et ressent une émotion intense devant le cadavre : « Lui est mort et moi je suis en vie. » Il se sent incroyablement vivant justement parce qu'il a enfreint la loi de la vie. Cette illustration de la contradiction que vous évoquez fait intervenir l'idée de pouvoir. Agir bénévolement, est-ce ressentir un pouvoir ?*

D. Str. : « Je tiens à souligner un point important. On est toujours tenté de dévaloriser un acte moral. On dit : "Cette personne n'agit pas pour des raisons pures, selon sa conscience, mais uniquement parce qu'elle recherche le pouvoir, une sensation forte, une authenticité"... J'estime que c'est là une voie trompeuse, à bannir. Pour Kant, une action ne devrait être motivée que par des raisons pures et se trouverait dégradée dès que d'autres intérêts se mêleraient à ses motivations. Je m'oppose formellement à lui sur ce point : l'action ne peut jamais être pure, elle n'est donc pas meilleure si elle est accomplie sans plaisir. »

M. W. : *Le plaisir est donc une dimension légitime du bénévolat et non pas nécessairement le sacrifice ?*

D. Str. : « J'irais même plus loin : on peut déconstruire la notion de sacrifice et la rapporter à un intérêt secret sans que cela n'enlève rien à l'idée de sacrifice. »

M. W. : *On accuse parfois les bénévoles d'être des bien-pensants...*

D. Str. : « Le dénigrement de la "bien-pensance" recouvre deux facettes. D'un côté la droite critique la gauche en lui attribuant un angélisme malvenu. Dans ce type de discours, les "gentils" sont perçus négativement. C'est l'expression d'un étrange darwinisme social : le plus fort joue des coudes, lutte pour arriver au sommet, tandis que le bien-pensant serait un faible qui ne sait pas s'imposer, une lavette.

» Une deuxième critique me paraît plus fondée. Le bénévolat aurait un problème : il se dépolitiserait. Le dramaturge et poète Bertolt Brecht pestait contre l'Armée du Salut. Il voyait ses membres comme des bien-pensants qui se bornent à panser les plaies au lieu de s'attaquer à la misère au niveau politique et qui contribuent ainsi à la dépolitisation de la société. »

M. W. : *Aux Etats-Unis, Obama et Clinton ont tenté de faire évoluer les mentalités à propos de la santé et de l'éducation avec cette idée : l'Etat devrait s'engager davantage dans ces domaines car il ne peut se reposer sur la bienveillance des riches ou des organisations religieuses pour réduire les inégalités sociales.*

D. Str. : « Cela correspond plutôt à notre vision européenne de la politique et de la société. La vision américaine est, elle, davantage fondée sur la religion chrétienne : en l'absence de rè-

gles qui déterminent l'accès aux ressources, ce sont les esprits charitables qui distribuent les biens. L'aspect sympathique est que cela privilégie un lien direct entre les personnes. »

M. W. : *Notre société est-elle en train de redécouvrir cette dimension ? Par exemple avec le mouvement de la décroissance, les bourses d'échange et les réseaux de voisinage ? Il y a bien sûr l'idée de se soustraire à la société de consommation, de bâtir autre chose, hors du « système », mais « l'altruisme réciproque » connaît aussi un réel essor. Un énorme travail bénévole est fourni dans ce contexte. Alors, le bénévole se dépense sans compter ?*

D. Str. : « Le sociologue Marcel Mauss et le philosophe Georges Bataille parlent d'un besoin de se dépenser. On veut se dépenser, mais avec une sensation forte qui semble vide de sens, en tout cas par rapport à la raison dominante. L'aspect fascinant du travail bénévole est qu'il crée du sens en passant par le non-sens. Le bénévolat est absurde dans le contexte de la raison économique, mais c'est précisément en cela qu'il me donne un sens en tant qu'individu absolument unique. »

M. W.